

TOUT ÇA C'EST DES
HISTOIRES

TOME 2

JEAN-LOUP MATHIAS

modestementlibre@mailfence.com

BLANCHE NEIGE ET MOI

A une époque où tout le monde commençait à s'acheter déjà des portables, moi, je n'avais même pas le téléphone. Je ne m'en plaignais pas. Je n'en avais pas besoin. Qui donc aurait pu m'appeler ? Je n'avais pas d'ami. Et s'il semble désagréable de n'avoir pas le téléphone, ça l'est bien plus d'en avoir un qui ne sonne jamais. Pourtant ce dimanche matin là, j'en avais trouvé un.

Las de voir ma maison ressembler à un squat sordide ou à une cave abandonnée, j'étais allé faire un tour. Tout était si en désordre dans ma triste demeure... Les murs étaient rongés de crasse et la vermine pullulait. Quant au jardin, les friches recouvrant la décharge ne me laissaient même pas la place d'y poser ensemble les deux pieds. Alors, dès que je le pouvais, je m'en éloignais un peu.

Ce jour là, je m'étais donc rendu dans un square délaissé que je connaissais bien et qui m'était agréable car il sentait la solitude. Comme lui, j'étais seul.

Sans femme ni chien, je ne vivais même pas d'amourettes. Mes jeux étaient imaginaires, mon plaisir venait de ma main ; j'étais incapable de faire... Sans présent et sans avenir, chaque jour était l'annonce d'un même lendemain.

J'étais allé m'asseoir sur un banc de bois vert sur lequel quelquefois, j'aimais à m'ennuyer, quand à ma grande surprise, je le vis occupé, non pas par deux grosses fesses qui l'auraient réchauffé, mais par un téléphone portable abandonné. Je regardai autour de moi. Il n'y avait personne.

La machine à parler à ceux qui ne sont pas présents était complètement seule. Elle n'avait pas de maître alors j'aurais pu m'en saisir et décider de l'adopter ; mais ça ne me disait rien car j'aimais ma tranquillité, aussi je lui laissais la place pour aller me poser ailleurs. C'est à ce moment là qu'une sonnerie musicale me fit diablement sursauter. Bien que l'appel, en aucun cas, ne put m'être destiné, l'esprit humain et même le mien, est très curieux en vérité, aussi ma main, machinalement, alla saisir l'objet.

C'était une femme qui appelait et elle me dit d'emblée, sans même se présenter :

- « *Il faut que vous veniez ! J'ai besoin de vos services.* »

J'essayai de lui dire qu'elle se trompait d'adresse, que je n'étais personne, et que le téléphone portable dans lequel elle parlait ne m'appartenait pas, qu'il avait été oublié par je ne savais qui, sur un banc dans un square public.

Elle répondit alors, à mon grand étonnement, qu'elle était au courant car ce mobile était le sien et m'affirma dans la foulée que c'était bien à moi qu'elle désirait parler.

- « *Que me voulez-vous ?* » Lui ai je alors demandé. »

- « *Je veux que vous me débarrassiez d'une jeune fille que je déteste !* »

- « *Comment cela ?* » Lui dis-je de plus en plus surpris « *Je ne veux pas me marier* »

- « *Il n'est pas question de cela. Il vous suffira de la tuer.* »

- « *Oh la la ! Comme vous y allez ! Je ne suis pas un assassin, et qui plus est, je ne supporterais jamais vingt ans d'emprisonnement car j'aime peu la promiscuité.* »

- « *Qui vous parle de prison ? Vous ne risquez rien car celle que vous supprimerez n'est pas dans la réalité. Elle ne vit que dans mon histoire.*

A vous d'y pénétrer pour y remplir votre mission, et une fois celle-ci terminée, vous rentrerez chez vous et rien ne se sera passé »

- « *Mais pourquoi moi ?* » Lui ai je demandé avec un beau sourire qu'elle ne pouvait pas voir « *...Je n'ai jamais tué personne et ce n'est pas mon métier* »

- « *Si je vous ai choisi, c'est que pour être efficace, tout ceci doit rester secret et je vous sais si solitaire que vous n'aurez jamais personne à qui le raconter* »

J'étais très intrigué par ses drôles de paroles. Il ne faisait aucun doute que j'avais affaire à une folle, mais je pensais quand même que ça valait la peine de faire sa connaissance car elle me semblait apte à me sortir de mon train train.

Je lui ai donc, confiant, demandé son adresse ?

A cet instant, je fus déçu car elle ne m'en dit rien, mais affirma pourtant que je la trouverais sans peine, et m'expliqua qu'il suffirait que je me rende à la forêt marcher sur un sentier que je ne connaissais pas...

- « *Quelle forêt ? Quel sentier ?* » Je demandai, curieux

Mes questions ne la troublaient pas et elle continuait comme si de rien n'était :

- « *Il faudra absolument que vous soyez tout seul. Lorsque vous verrez mon château, alors vous le reconnaîtrez. La porte sera ouverte et vous entrerez sans frapper. Je vous y attendrais.* » Et puis, elle raccrocha.

Un château ? Rien que ça ? La folie de cette femme était un délire de grandeur.

Je ne pouvais pas m'empêcher de rire. Je pensais, ironique « Elle a oublié de me dire quel jour et à quelle heure avait lieu le rendez-vous »

Toutefois, je n'étais pas mécontent d'avoir reçu ce coup de fil. Cette femme m'avait mis de bonne humeur et je pensais qu'une telle entame m'annonçait une belle journée. J'étais tout de même un peu frustré de n'avoir pas son nom car une fille pareille, qu'elle soit jolie ou laide, valait d'être connue.

Je gardais le téléphone au cas où elle me rappellerait, puis finissant ma brève promenade, je rentrai à mon domicile. Évidemment, une fois dans ma demeure, dès que j'en eus finis de ma masturbation quotidienne, je pensai à nouveau que j'allais m'ennuyer. Alors, soudain ! Il me vint une idée : « Pourquoi n'irais-je pas en forêt ? » Bien sûr, je ne croyais pas à l'histoire de la dame mais qu'avais-je donc à faire de mieux ? Et une promenade dans les bois était une idée séduisante. C'est donc le cœur en fête que ce matin d'automne, je m'en allais chercher le loup en forêt de Sénart.

Je marchais sur un chemin que prennent les gens et les chiens. Un peu des deux espèces me devançait au loin, alors je les suivais. Où allaient m'emmener ces quelques promeneurs ?

Tandis que je m'interrogeais, j'entendis une musique. Je regardai autour de moi... Mais personne à proximité. C'était de ma poche, en effet, que le son m'arrivait car le portable à cet instant rappelait sa présence. Je décrochai et dit : « *Allo !* »

Toujours sans le moindre mot de politesse, la femme, la même que la première fois, me dit aussitôt :

- « *Je vous avais dit de prendre un chemin sur lequel vous seriez seul. Ne voyez-vous pas que sur ce passage circulent d'autres gens ? Si vous voulez me trouver, quittez votre route tout de suite !* » Et puis elle raccrocha.

Là, elle me sciait. Mais comment cette bonne femme pouvait me savoir là ? M'avait-elle suivi depuis le début de la journée ? Se trouvait-elle en ce moment non loin, en train de m'espionner ?

Au devant, une famille s'éloignait. Il me sembla impensable qu'elle puisse en faire partie. A l'arrière, deux hommes se rapprochaient. Dans ce cas là non plus, elle ne pouvait en être. S'était-elle tapis quelque part à l'image d'un rusé renard ? Ou bien sur un arbre perchée tel un corbeau de vanité ? Je choisis de lui obéir. Elle finirait bien par se découvrir.

« Quitter ma route » C'est ce qu'elle m'avait demandé. Oui mais pour aller où ? Je marchais sur une voie unique et pas le moindre carrefour ne s'offrait à ma vue. Sans trop savoir pourquoi, j'inspectai les bas côtés et découvris alors un minuscule sentier que je n'avais pas remarqué tant il était discret.

Je décidai de m'y engager. Je ne pensais pas qu'il puisse m'amener quelque part mais une chose était certaine, j'étais à présent isolé.

Au fur et à mesure que je le parcourais, le sentier s'élargissait. Les arbustes et broussailles qui l'empiétaient copieusement et au milieu desquels je m'étais embarqué, laissaient peu à peu la place à des arbres magnifiques qui s'écartaient poliment pour me laisser passer. La forêt, chaque minute, semblait s'enjoliver. Je n'avais jamais vu Sénart à ce point agréable. Plus j'avancais, plus je m'émerveillais. L'herbe, comme un tapis, avait partout la verdure d'un terrain de foot auxerrois. Les feuilles sur les arbres étaient toutes encore en été. Les oiseaux virevoltant, qui nombreux m'accompagnaient, avaient du emprunter toutes les couleurs d'un arc-en-ciel.

Et chaque fleur, sur mon passage, se tournait pour me saluer. Même les insectes, qui d'ordinaire me répugnaient, avaient tous le sourire d'une coccinelle apprivoisée.

Soudain, alors que je dansais, ne pensant plus du tout à la dame du téléphone, je le vis dressé devant moi...

Tout droit sorti d'un autre monde. Un château merveilleux qui comme dans les contes enchantés pointait ses tours piquantes vers les nuages blancs.

Je restais un instant interdit. Cela devait être un mirage. Aucune construction de ce type ne pouvait exister en forêt de Sénart.

Revenant de ma stupeur, je me dit : « Évidemment ! Voilà donc le château qu'on m'avait annoncé ! »

Ce n'était donc pas du bluff ? J'allais réellement rencontrer mon étrange interlocutrice ?

Lorsque je me présentai à la porte, celle-ci s'ouvrit toute grande. Je pénétraï dans la demeure, ébloui par l'intérieur que tout en or faisait briller.

J'avais l'impression qu'il n'y avait personne. J'avançai doucement dans cette salle immense qui faisait office d'entrée. Il y avait là, majestueux, un splendide escalier recouvert d'un tapis rouge.

Je voulus le monter, lorsque dans un léger bruit, la porte se referma en évitant de claquer. Je me retournai brutalement. Qui l'avait donc poussée ? Est-ce qu'un simple courant d'air aurait eu la délicatesse de tourner la poignée ? J'hésitai une seconde. Il valait peut-être mieux déguerpir et quitter ce château hanté ?

Pourtant, rapidement, je me suis dit que jusque là, je n'avais pas un seul instant senti une menace. Alors, oubliant la porte, je refis face à l'escalier.

Stupeur ! J'eus alors sur le coup, une vision extraordinaire. Au beau milieu des marches, désertes quelques secondes auparavant, se tenait une créature qui ne pouvait exister que dans un drôle de rêve ou dans un film de Walt Disney. Il s'agissait d'une femme évidemment. Vêtue comme une reine noire, elle était d'une beauté étrange, exagérément soignée.

Pourtant, malgré les artifices dont elle se donnait peine, on devinait aisément qu'elle avait dépassé le temps de la meilleure jeunesse. Elle portait une robe noire couverte de brillants qui devançait une longue traîne, et lorsque qu'elle descendit les marches pour venir jusqu'à moi, elle avait la démarche d'une Joséphine Becker dans une revue parisienne, sans les bananes évidemment.

Poli, je souriais, la laissant faire son numéro en attendant silencieusement le moment qu'elle choisirait pour enfin me parler.

Lorsqu'elle fut à ma hauteur, une table supportant deux verres et une bouteille anonyme s'approcha rapidement. Elle nous servit une liqueur au goût sauvage et délicieux. Il n'y avait aucun doute, cette femme savait recevoir.

C'est alors qu'elle me dit que je devrais assassiner la jeune fille détestée parce qu'elle lui faisait l'affront d'être plus jolie qu'elle.

Je pensais intérieurement : « Des filles plus jolies, j'en ai vu des dizaines. Si je devais toutes les tuer, Landru et Barbe bleue seraient largement dépassés. » Toutefois, je gardai cette pensée pour moi car elle n'était que subjective, et une étonnante courtoisie me disait de la fermer.

Je souriais tout de même, et demandai, curieux :

- « *Vous ne connaissez donc personne, dans votre entourage qui soit plus à même que moi d'accomplir ce travail ? Quelqu'un qui aurait l'habitude de tuer ?* »

- « *J'y avais bien pensé, et j'avais demandé à un chasseur que l'on disait habile de se mettre à l'ouvrage ; et pour être certaine que même décédée, elle ne puisse pas aimer, il devait lui ouvrir la poitrine, lui arracher le cœur et me le ramener.*

Hélas ! Ce traître infâme l'a laissé vivre, ne me rendant à la place que le muscle cardiaque d'un misérable cervidé. »

Elle était indignée. Je l'étais moi aussi. Comment, en effet, peut-on être assez lâche pour sacrifier de sang froid un animal innocent dans le seul but inique de faire une diversion ?

A ce moment de la conversation, je me disais :

« Tout ceci est étrange. Ce récit me dit quelque chose. Peut-être l'ai-je déjà vécu dans un rêve prémonitoire ? »

Après un petit silence, ne sachant pas que faire, il me vint une idée. Alors, avec une bassesse qui m'est pourtant peu coutumière, je lui dis très gentiment :

- « *Mais pourquoi pensez-vous cette fille plus jolie que vous ? Je vous assure, c'est impossible. Votre beauté est si grande qu'elle ne peut être dépassée. »*

Mes paroles peu sincères mais destinées à plaire eurent l'effet inverse car immédiatement, elle se mit en colère.

- « *Évidemment, je suis belle...* » Me dit-elle
«... *Seulement l'autre l'est trop ! Venez vous allez voir !* »

Puis d'un geste brusque, sans se soucier de nos breuvages qu'elle risquait de renverser, elle m'attrapa par un bras, et d'une force de camionneur, m'entraîna dans une pièce qui devait être secrète car n'ayant aucune porte, c'est par le mur qu'elle s'est ouverte.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, la salle était sombre et claire. Elle était également dépourvue de tout. Seul, sur un mur accroché, un grand miroir trônait, régnaient superbement sur le vide qui l'entourait. La femme s'approcha du miroir, et s'adressant à son reflet, dit d'une voix très solennelle :

- « *Miroir ! Mon magique miroir ! Toi qui ne dis que la vérité. Suis-je la plus jolie femme de tout le royaume ?* »

- « *Assurément...* » Lui répondit le miroir « *...Vous êtes extrêmement belle, pourtant dans la forêt, vivant dans la maison des nains, existe une jeune fille à la peau blanche comme la neige qui vous dépasse en beauté. Je suis désolé pour vous ma reine, mais à ce jour, c'est Blanche Neige, la plus jolie femme du royaume.* »

La dame, très énervée, jeta son verre sur le pauvre miroir qui n'avait qu'un défaut, il ne savait pas mentir. Il n'eut pourtant suffi que d'un petit mensonge pour que tout le monde dans ce conte ait une vie heureuse. J'en prenais bonne note car étant par mauvaise nature un homme plutôt sincère, je me promis de travailler ma sociabilité.

A ce moment là, un déclic se fit dans ma tête.

Je n'avais sans doute jamais fait le moindre rêve prémonitoire, si j'avais au fond du crâne quelques bribes de cette histoire, c'est qu'on me l'avait raconté lorsque j'étais très sage. Il s'agissait bien sûr de Banche neige et les sept nains ; et celle qui m'avait fait venir et voulait m'employer était donc la reine, sa méchante belle-mère.

- « *Comprenez-vous !* » Me dit-elle soudain, éclatant en sanglots ; ce qui démontrait qu'elle n'était pas si mauvaise « ...*Je veux être la plus belle et non pas la deuxième.* »

Sans retenir mon sourire, je pensai en un instant « Ce que ne lui dit pas son miroir, c'est qu'en étant seconde, elle est aussi dernière. » Car si mes souvenirs ne me trahissaient pas, dans cette histoire absurde il n'y avait que deux femmes.

Prenant l'allongement de mes lèvres pour de la compassion, elle en déduisit aussitôt que j'acceptais cette mission.

Je ne voulais pas la décevoir, mais qu'avais-je à gagner à tuer Blanche Neige ?

Comme je lui posai la question, elle fut surprise par mes paroles car connaissant mon dévouement pour les bonnes causes humanitaires, elle pensait que je serais assassin bénévole.

Après quelques secondes de réflexion, elle me dit, ennuyée : « *La monnaie de ce royaume, chez vous, ne vaut pas plus qu'une peau de cancrelat. Ici même l'or n'est pas vrai, ce n'est que clopinettes d'un décor inventé. Tout ce que je peux vous offrir, c'est un séjour dans mon pays, logé, nourri, tous frais payés.* »

Nous nous entendîmes pour un mois de vacances dans ce petit paradis. L'offre n'était pas mauvaise. Ce lieu était plus beau que bien des îles sous les tropiques, et nul besoin de charter, je pouvais même m'y rendre à pied. J'acceptai donc cette mission sans le moindre remord ni crainte de la police car tuer Blanche Neige ne pouvait pas me nuire. Quel juge matérialiste de notre société aurait osé me dire ? :

« Je vous condamne à vingt ans de prison pour le meurtre de Blanche Neige »

Même s'il en avait envie, il ne le pourrait pas car il serait discrédité, et peut-être même interné.

Ainsi, l'esprit en paix, je m'engageai dans la forêt à la recherche de la petite maisonnette abritant les sept nains et leur jolie protégée.

AH ! Si Sénart pouvait toujours montrer ce doux visage ! Les oiseaux m'accompagnaient en inventant de la musique. Les arbres se dodelinaient comme le gros ours d'une jungle où grandissait un petit d'homme. Les fourmis chantaient des fables et les cigales rigolaient. Les lièvres poussaient les tortues pour les faire rouler. Et toutes les fleurs et les fougères sans cesse renouvelaient l'air en battant feuilles et pétales comme si avec des éventails, elles nous applaudissaient. Je me surpris alors à courir, à sauter et à grimper aux arbres, oubliant ma raison première et la mission qui m'incombait. Puis, soudain ! Alors que l'enchantement battait son plein, je réalisai...

Les animaux, les végétaux, tous les êtres vivants qui peuplaient la forêt s'étaient entendus et alliés dans le but de me détourner du devoir meurtrier auquel j'étais astreint. J'étais un étourdi mais je ne m'en laissais pas conter. Je repris donc les choses en main, et laissant à leurs délires mes gais perturbateurs, j'inspectai le par terre en recherche d'empreintes de pieds.

Je braquais mes yeux au sol mais ne voyais qu'herbes folles, brindilles et feuilles de vols se jetant les unes sur les autres afin de tout dissimuler. Il n'y avait pas le moindre indice pour me dire la bonne direction.

Alors que désabusé, je relevai le nez pour voir un peu plus loin, j'aperçus devant moi une petite maison.

Bien que ce fut la première fois que je vis ce logis, je le reconnus tout de suite. Blanche Neige et les sept nains habitaient forcément là. Il ne me restait plus qu'à entrer, à étrangler la belle, puis à la ramener, car ce n'était pas son cœur cette fois que la reine voulait, mais les jambes et le tronc et la tête... Alouette.

En bref, des cheveux jusqu'aux pieds, elle voulait le corps en entier.

Je frappai à la porte. Aussitôt, une jeune fille m'ouvrit. Elle était vraiment très jolie bien qu'elle eut sûrement gagné à être un peu bronzée ; mais ce qui me plaisait surtout, c'était sa belle poitrine qu'une robe complice aidait ostensiblement à me présenter.

En me voyant, elle me fit un sourire et me demanda, naïve, si j'étais le prince charmant ?

Surpris par cette question rapide, moi qui pensais surtout à lorgner son décolleté, je répondis :

- « *Charmant ? J'ai pu l'être parfois lorsque mon cœur se trompait, mais de toute mon existence, je n'ai jamais été prince. »*

Afin de me punir de ma trop grande sincérité, la porte se referma, puis elle se verrouilla.

Je me trouvai stupide de ne pas lui avoir donné la réponse qu'elle espérait. Cela aurait facilité ma tâche. Je frappai à nouveau mais comme je m'y attendais, la porte cette fois resta fermée.

Je décidai alors d'un mensonge malin. Puisque ma mémoire se souvenait à présent du nom de quelques nains, je dis d'un air endormi :

- « *Ouvre donc, c'est Dormeur. Il s'est passé un drame à la mine. Atchoum a éternué et le plafond s'est effondré. Tous les autres sont ensevelis, et je ne dois mon salut que parce qu'au lieu d'entrer, je m'étais assoupi. Ouvre-moi vite, il faut que... ! »*

Je n'avais pas fini ma phrase que la porte s'ouvrit.

Je fus un instant très surpris car l'être qui fut sésame n'avait pas, loin s'en faut, les seins comme des melons, mais les oreilles comme des choux fleurs.

Je le reconnu de suite grâce à sa petite taille, à son air juvénile et à son rire idiot, il s'agissait de Simplet.

Sans lui laisser le temps de comprendre, je le poussai à l'intérieur afin de m'engouffrer à mon tour dans la maisonnette.

J'avais atteint ma destination. Le loup était parvenu à entrer dans la bergerie, mais la présence d'un nain m'ennuyait. Je ne m'y attendais pas. Je les pensais tous au travail. Se serait-il fait porter pâle ?

Il apparaissait pourtant en excellente santé.

Bien que je ne risquais rien d'un point de vue judiciaire, je ne voulais pas de témoin, car tuer ou copuler demande la même pudeur, lorsque c'est la première fois, on n'aime pas les voyeurs.

En jetant un œil autour de moi, histoire de m'assurer qu'il n'y en eut d'autres dissimulés, je fus totalement ébloui. Tout dans ce lieu brillait depuis le sol jusqu'au plafond comme si une tornade blanche juste avant moi était passée. Nul besoin de miroir, on voyait son reflet même sur le canapé. La vaisselle était étincelante.

Pas un grain de poussière, pas une petite tache.

Le linge parfaitement plié, et rangé impeccablement, dégageait une odeur divine. Respirer était un plaisir.

L'air était doux à inhaler jusque dans les w.c.

Admiratif, je demandai à ma future victime :

- « *Qui fait donc le ménage ici ?* »

La plus jolie fille de l'histoire, effondrée sur une chaise, la peau plus blanche que la neige, me répondit en sanglotant : « *Qui voulez-vous que ce soit ? Lorsque je suis arrivé, c'était un vrai capharnaüm... Pensez-vous, sept hommes et pas une femme dans le foyer. Cela se voyait au premier coup d'œil.*

La maison abritait un désordre monumental.

Elle était pleine de crasse et elle sentait des pieds. »

J'eus l'impression un instant qu'elle décrivait mon pavillon et je ne pouvais qu'admirer une femme capable d'accomplir de telles prouesses.

Celle qui vivait ici était plus efficace que dix bonnes portugaises ; seulement, j'avais une chose à faire, alors il était temps pour moi de me mettre à l'ouvrage.

Je m'approchai de la belle afin de l'étrangler.

Mes mains entourèrent son cou blanc, mais impossible de serrer. Étaient ce ces quelques larmes, dans ses yeux de cocker qui me faisaient pitié ?

Alors, elle me dit soudain, comme si elle était fière :

- « *Pourquoi voulez-vous me tuer ? Je ne vous ai rien fait. C'est la reine qui vous envoie ? Combien vous a-t-elle donc payé ? Vous êtes sans doute un être cupide qui ne pense qu'à ses intérêts !* »

Mais pour qui se prenait-elle qu'elle me fit la morale ?

J'étais sidéré. La pauvre biche apeurée se transformait en sauvageonne, et en plus, elle m'insultait comme si je n'avais été qu'un vulgaire banquier. Vexé, je répondis de go : « *Et vos nains alors ! Ne sont-ils pas cupides à passer leurs journées à exploiter sans vergogne une mine de diamants* »

Là, je l'avais touchée car la tigresse se fit chatte et me dit en miaulant : « *Vous ne comprenez rien. On ne peut quand même pas juger les gens sur leur mine. Celle-ci en vérité ne leur rapporte que sueur car d'ici rien ne s'exporte. S'ils travaillent aussi dur, ce n'est que pour s'occuper car un homme oisif ne donne jamais rien de bon.* »

Je pouvais bien l'admettre, moi qui passaient toutes mes semaines à ne rien faire du tout.

Les yeux de braise que lui donnait la colère me plaisaient réellement. J'en étais sûr alors, je ne pouvais pas l'assassiner.

Je devais me rendre à l'évidence, je n'avais rien d'un tueur, même dans un conte imaginaire ; et puis, il fallait bien me l'avouer, supprimer une telle créature aurait été un grand péché. Mais était-ce la brune aux seins blancs qui me faisait rêver ou la fée du logis qui sous elle se cachait ? Si j'avais dans ma demeure cette belle ménagère, je pourrais recevoir.